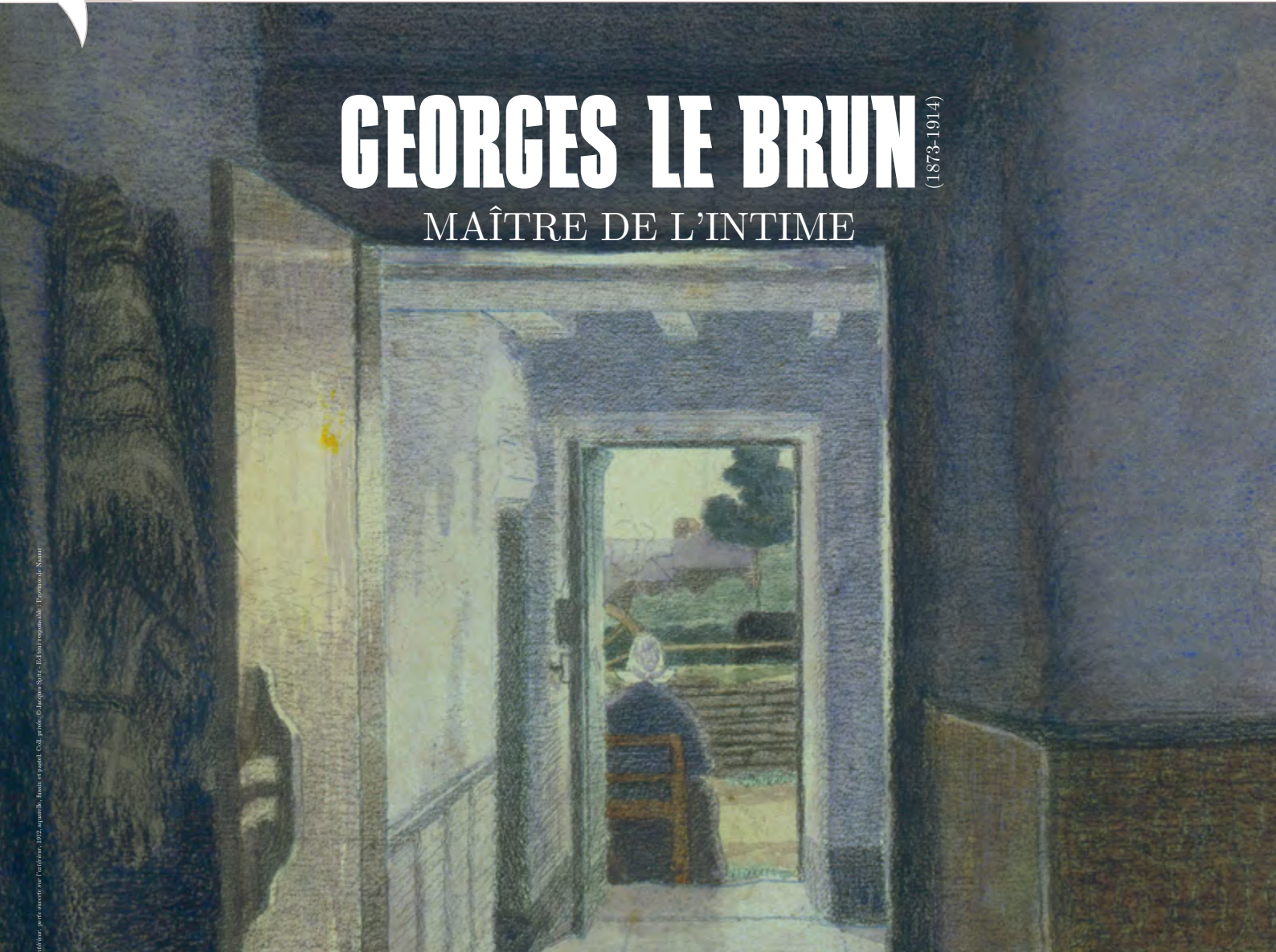


GEORGES LE BRUN (1873-1914)

MAÎTRE DE L'INTIME



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Ce dossier s'adresse prioritairement aux enseignants, et peut être utilisé :

- comme aide à la visite libre : l'enseignant y trouvera des informations pour accompagner lui-même ses élèves dans les salles.
- comme support à la visite guidée : les textes pourront être mis à la disposition des élèves après la visite au musée et initier des travaux, des réflexions afin de poursuivre l'activité en classe.

Idéalement, seule la présentation de l'exposition (page 2) sera lue en classe avant la visite guidée : elle permet une première approche sans pour autant compromettre la rencontre avec les œuvres originales.

Ce dossier se base essentiellement sur le catalogue et l'audioguide qui accompagnent l'exposition. Il est l'un des outils pédagogiques proposés afin d'encourager les rencontres entre le musée Félicien Rops et le milieu scolaire. Il ne se veut pas exhaustif, aussi l'équipe éducative du musée est-elle disponible pour toute rencontre ou demande particulière.

Présentation de l'exposition

Georges Le Brun, né à Verviers en 1873 et mort en 1914, fait partie des êtres singuliers qui rendent le symbolisme belge si original. Son œuvre se situe sur le versant intimiste de l'art, imprégné des louanges du quotidien...

À l'âge de 20 ans, Georges Le Brun présente une œuvre au Salon triennal de Bruxelles mais est refusé. Il s'inscrit alors à l'université libre de Bruxelles en médecine. Quittant subitement la capitale, il s'isole de 1894 à 1903 dans les Hautes Fagnes, en Ardenne. Il met en scène les activités du monde paysan auquel il s'intègre, tout en participant à diverses expositions dont celles de La Libre Esthétique. En 1895, il s'inscrit quelques mois à l'académie des Beaux-Arts de Bruxelles pour finalement revenir vers la campagne. Il voyage en Hollande (1897) et en Italie (1900) où il visite un grand nombre de musées. Il collabore à la revue *L'Art moderne* de 1903 à 1908. En 1904, il se fixe dans la bourgade de Theux avec sa famille qui constitue alors, pour un temps, le principal sujet de son travail artistique. Enfin, vers 1910, Le Brun renoue avec les paysages des hauts plateaux ardennais et ses activités rurales. La carrière de Le Brun s'arrête brutalement sur le front de l'Yser en 1914. Quelques années plus tard, certains critiques d'art voient en Georges Le Brun le chef de file d'une « école de Verviers », dont d'autres artistes liégeois tels Derchain ou Pirenne feraient partie.

Georges Le Brun, quasiment autodidacte, a diversifié les techniques de dessin et de peinture, restant cependant fidèle à son interprétation intime de la réalité quotidienne. Son travail fut repris dans de nombreuses expositions collectives portant sur le symbolisme ou le dessin. Il est collectionné par de grands musées dont le musée d'Orsay qui prête deux œuvres à l'occasion de la rétrospective à Namur.

Grâce aux nombreux prêts de collectionneurs privés et d'institutions muséales, dont le musée communal de Verviers, l'exposition présente plus de soixante œuvres montrant les différentes phases de la vie et de la carrière de l'artiste. Des documents et publications complètent l'image de cet homme qui décline un univers fait de gestes anodins dans un climat propice à la méditation.



La Lumière qui fuse, (détail), 1903, huile sur toile. Coll. privée.

I. Introduction

Né à Verviers en 1873, Georges Le Brun occupe une place singulière dans la création artistique belge de la fin du 19^e siècle. Quasi autodidacte mais doté d'une grande maîtrise technique, issu d'une famille bourgeoise mais s'intégrant un temps au monde paysan, cultivant une posture isolée mais bien au fait des milieux artistiques de son temps, considéré comme le chef de file d'une école artistique qui ne résiste pas à l'analyse récente... l'homme déroute autant qu'il interpelle. L'exposition présentée au musée permet de mieux comprendre ces apparentes contradictions tout en resituant le travail de Georges Le Brun dans le symbolisme belge.

Deux œuvres présentées dans la salle introductive illustrent à la fois la singularité de l'artiste et ses thèmes de prédilection : les scènes d'intérieur et les paysages.

Le Brun dessinera de nombreux intérieurs de maison, tantôt rustiques comme lors de son séjour de presque dix ans à Xhoffraix, tantôt bourgeois après son mariage et son installation à Theux en 1904. Ces scènes témoignent d'un grand sens de la composition et d'une maîtrise de la perspective, ainsi que d'une application quasi obsessionnelle dans le rendu des détails.



L'Homme qui passe, Xhoffraix, ca 1900-1903, fusain, 47 x 62 cm. Musées de Verviers, inv.PIR-1943-453

L'intérieur dépouillé de cette maison paysanne regorge de rendus de matières : dalles de pierre au sol, nombreuses boiseries intérieures, feston de tissu au-dessus de la cheminée ou encore pierres dans le fond de l'âtre. L'enfilade de pièces est une composition fréquente chez Le Brun, elle autorise de beaux jeux d'ombre et de lumière et introduit une profondeur dans l'image. La présence humaine est ici anecdotique, presque invisible.

La région des Fagnes n'a encore presque aucune représentation dans la peinture belge quand Le Brun décide de s'y installer. Situé à l'extrémité est de la Belgique¹, ce territoire au climat froid et humide présente des sols composés de tourbes et de marais, que Le Brun parcourt au départ de son point d'ancrage, Xhoffraix, en rayonnant dans les villages alentours.

¹ Le Parc naturel Hautes Fagnes-Eifel a été créé en 1971 et recouvre maintenant 72 000 hectares répartis sur la Belgique et l'Allemagne (sources : www.hautesfagnes.be ; www.naturpark-eifel.de/fr. Carte du parc disponible sur : www.botrange.be).

Les atmosphères brumeuses de ses toiles correspondent aux réalités météorologiques de la région² mais permettent surtout au peintre d'introduire une lumière diffuse, vaporeuse, qui transforme la nature et suggère la présence d'une force invisible. Georges Le Brun va en effet traduire les émotions ressenties devant ces paysages en travaillant sur l'atmosphère qui se dégage de ses toiles, sur la composition et sur la dilution des contours, pour exprimer la vibration d'une réalité qui nous échappe.



La Haute Fagne, Longfaye, 1914, aquarelle et pastel sur papier, triptyque, 54 x 77 / 67 x 100 / 54 x 77 cm (total 255 cm). Musées de Verviers, inv. PIR-1943-463

Les plaines tourbeuses battues par les vents à l'avant-plan, les maisons traditionnelles abritées derrière les charmilles sur les côtés, le ciel gris et bas composent un paysage étonnant, réinventé en atelier, qui évoque un temps où la nature n'avait pas trop souffert de la présence humaine. Pour l'artiste, ce retour à une nature primitive participe à une prise de conscience de notre propre finitude et à une élévation de l'esprit. Le Brun utilise d'ailleurs ici la courbure terrestre comme

ligne d'horizon, alors que ce phénomène est impossible à observer depuis le sol. « L'artiste a synthétisé là des impressions diverses du pays, ses admirations. Il a représenté la Fagne comme il l'a vue, aimée, rêvée ; la Fagne selon son cœur, sa Fagne. C'est son chef-d'œuvre ; c'est un chef-d'œuvre. On dirait qu'averti mystérieusement de sa fin prochaine (l'œuvre datée de 1914) il ait voulu, grave adieu, exprimer, en une fois toute son âme. » écrira Maurice Pirenne³.

² Le plateau des Hautes Fagnes est recouvert de brouillard 150 jours par an (source : www.eifel.info/hautes-fagnes.htm, consulté le 09/10/2015).

³ Maurice Pirenne, « Georges Le Brun, sa vie de peintre », in Denis Laoureux (sous la direction de), *Georges Le Brun. Maître de l'intime*, Paris, éditions Liénart, 2015, p. 21-22. Peintre belge (1872-1968) originaire de Verviers et auteur de nombreux pastels consacrés à sa région natale, Pirenne sera conservateur du musée des Beaux-Arts de Verviers et défendra le patrimoine local. Il fut l'ami de Georges Le Brun dès l'enfance.

II. Intimes Ardennes

L'installation de Le Brun à Xhoffraix pendant une petite dizaine d'années est bien établie, mais elle occulte une réalité plus complexe : au cours de cette période, Le Brun ne cesse de se déplacer, retournant régulièrement à Verviers, séjournant à Bruxelles, Thimister, voyageant en Hollande puis en Italie. Loin d'être un ermite reclus dans les Fagnes, il est au contraire un homme avide de culture et de découverte, consignait ses impressions de voyages et signant des articles. Il collabore ainsi avec la revue *L'Art moderne*⁴, où ses textes dévoilent sa critique des institutions culturelles et sa valorisation d'un art naïf, primitif. Une implication dans la vie et le débat artistique de son temps, loin de l'image de l'artiste isolé qui s'est développée autour de lui. Mais sa proximité avec le monde paysan est réelle, comme en atteste ce témoignage du peintre Maurice Pirenne : « Bientôt il connut tous les habitants de l'endroit [Xhoffraix]. Il les interpellait par leur prénom, avait ses entrées chez tous, s'installait au coin du feu, dans la marmaille ; avec hommes et femmes il fraternisait. Il avait vite appris à parler couramment leur wallon, il rendait des services, il donnait des conseils, il se disputait ; plusieurs fois il s'est battu. Il faisait partie du village.⁵ »



Homme balayant, Xhoffraix, ca 1895, fusain et mine de plomb sur papier, 58 x 58 cm. Bruxelles, coll. privée

Beaucoup de similitudes existent entre cette œuvre et le dessin vu dans la salle précédente, *L'Homme qui passe*. On y retrouve un intérieur sobre et modeste, une même attention apportée aux détails, une qualité de trait, une tonalité sombre. Mais une différence saute aux yeux : ici, le personnage occupe la place centrale du dessin, tant par sa position dans la composition que par sa taille. Comme plusieurs dessins exposés dans cette section et datant de la même période, le geste quotidien y est magnifié, dans toute sa simplicité et son humilité.

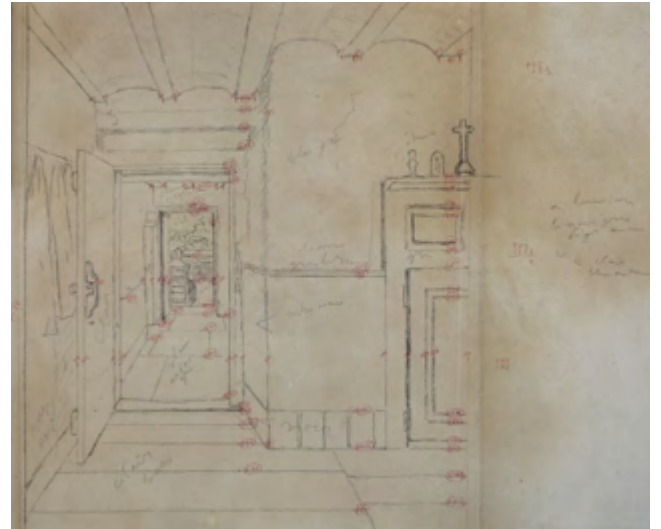
Aux alentours de 1900, Georges Le Brun délaisse progressivement la représentation humaine au profit d'intérieurs de plus en plus dépouillés. L'artiste maîtrise les lieux et les objets du quotidien et jongle avec ces éléments au gré de ses créations. Ces espaces deviennent des constructions mentales qui sont plus fidèles au monde intérieur de l'artiste qu'à la réalité elle-même. La figure humaine se réduit à une simple présence, et laisse la place à une spiritualité qui s'exprime à travers l'atmosphère, la lumière. L'espace et le temps se diluent au profit d'un monde invisible et universel.

⁴ Revue fondée en 1881 par des avocats et écrivains bruxellois tels Edmond Picard. Par le biais d'Octave Maus, qui intègre le comité de rédaction, la revue sera en contact avec les salons des XX et de La Libre Esthétique.

⁵ Maurice Pirenne, *op. cit.*, p. 16.



Intérieur, porte ouverte sur l'extérieur, Lierneux, août 1912, aquarelle, crayon et pastel, 63,5 x 44,5 cm. Coll. privée



Intérieur, porte ouverte sur l'extérieur, dessin préparatoire, Lierneux, ca 1912, fusain et encre rouge sur papier, 48,5 x 61,5 cm. Coll. privée

Le traitement de la lumière prend ici toute son importance : il s'agit moins d'éclairer la scène que de l'envelopper dans un halo feutré qui va participer à la dématérialisation du sujet. Le calme et la sérénité priment sur l'action et les différents plans tracés sur la feuille de papier sont autant de paliers qui emmènent le spectateur dans une introspection intérieure.

Le dessin préparatoire révèle l'architecture savante

de cette composition et dévoile avec précision les annotations de l'artiste sur la perspective, les proportions, les nuances de couleurs. Pour finaliser son œuvre, Georges Le Brun combine le plus souvent plusieurs techniques de dessin : fusain, crayon noir, crayon graphite, pastel et bien sûr l'aquarelle, medium avec lequel il a commencé à peindre à l'âge de douze ans.

III. Le quotidien

Suite à son mariage en 1904 avec Nathalie de Roissart, Georges Le Brun se fixe à Theux, dans une maison où il séjournera jusqu'à sa mort. Le couple y mène une vie paisible, lui se consacrant à son travail d'artiste, elle s'occupant de leurs deux enfants, André, né en 1905, et Jeanne, née en 1907. Contrairement à ce que sa production artistique des années précédentes laisse à penser, Le Brun n'est en effet pas issu d'un milieu paysan ou modeste : il appartient à la bourgeoisie verviétoise, ville qui à l'époque est un fleuron de l'industrie lainière. Il bénéficie de suffisamment d'autonomie financière pour se consacrer à son art, mais aussi pour être dégagé de toute obligation de vendre. Une position confortable qui lui permet une totale liberté de création sans souci de plaire aux critiques, de se placer dans des expositions⁶, ou encore de séduire d'éventuels acheteurs. Sans le savoir, Le Brun entame déjà la deuxième moitié de sa courte carrière, où sa famille sera pour un temps son sujet de prédilection.



Le Repas de l'enfant, Theux (maison Le Brun), ca 1910, huile sur toile, 58 × 75 cm.
Coll. privée

La fin du 19^e siècle voit un regain d'intérêt pour la peinture flamande du 15^e siècle et pour les maîtres hollandais du 17^e siècle. Au cours de son voyage en Hollande en 1897, Le Brun visite les musées et complète ses connaissances artistiques. Ses scènes d'intérieur font écho à l'intimité des peintures de Pieter de Hooch ou de Jan Vermeer. En 1900, il effectue un voyage de plusieurs mois en Italie, où il continue à former son œil tout en exaltant l'art flamand : « Et mon voyage presque fini, je ne crains pas de dire que le Van der Goes de Florence est la seule œuvre d'art vue en ma vie qui tiendrait à côté des *Sept sacrements* de Van der Weyden ou de Van Eyck. Et pourtant j'ai vu de merveilleux chefs-d'œuvre et je crois avoir beaucoup compris.⁷ »

⁶ De son vivant, Georges Le Brun ne participera qu'à des expositions collectives. Sa première exposition personnelle sera posthume, organisée en 1920 à Verviers. C'est à cette occasion que Maurice Pirenne prononce le discours reproduit dans le catalogue.

⁷ Lettre de Georges Le Brun à sa sœur Maria, Venise, 7 mai 1900. - Collection privée.



Le Vestibule, Theux (maison Le Brun), 1909, fusain et pastel sur papier, 62 x 48 cm. Paris, musée d'Orsay, don de Jeanne Le Brun, 1990, inv.RF 42661

Un couloir au carrelage irrégulier et fissuré mène à une porte massive fermée par de lourds verrous. Pris au piège, le regard n'a pour seule échappée que l'ouverture vers la pièce de gauche et la fenêtre où se détache la silhouette de Nathalie, occupée à lire. Ce dessin illustre le rythme que Le Brun parvient à insuffler dans une œuvre aux tonalités presque monochromes. Les formes géométriques se répondent et scandent la composition, depuis les carreaux du sol, les travées de la fenêtre, jusqu'aux croisées de la porte. L'intimité familiale est ici presque angoissante. Légué par sa fille Jeanne⁸ en 1990 au musée d'Orsay à Paris, ce dessin sera sélectionné avec 200 autres pièces pour une exposition consacrée à la prestigieuse collection de dessins de ce musée⁹.

IV. Pays et paysans

Lors de sa présence dans les Hautes Fagnes, l'artiste est au plus proche de la nature et rend hommage aux hommes et aux femmes qui façonnent les paysages. Dans ses œuvres, les gestes de la terre expriment un mode de vie ancestral et témoignent d'un monde sans artifices loin du tumulte de la ville. Un tumulte d'autant plus marqué à Verviers que la ville a connu un développement important lors de la révolution industrielle¹⁰.

« S'il a aimé Xhoffsraix, c'est qu'il a trouvé là un ensemble de gens et de choses qui, depuis des ans et des ans n'avaient pas changé. C'était les mêmes mœurs, les mêmes habitations, les mêmes métiers, les mêmes outils, qu'il y avait des siècles. Dans ce milieu pittoresque, il vivait une vie fruste, brutale parfois, délicieusement rude, hors de la banalité de la vie ordinaire, hors du siècle.¹¹ »

Après avoir quitté l'université puis l'académie, Bruxelles et Verviers, Georges Le Brun abandonne aussi son milieu bourgeois d'origine. Loin d'être une lubie de jeune privilégié, cette position traduit une volonté de prendre ses distances avec son milieu social d'origine et de s'affirmer en esthète affranchi d'un courant symboliste aux références trop littéraires. La modernité de Le Brun s'exprime dans cette double opposition.

⁸ Historienne de l'art et travaillant au service des expositions au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, Jeanne Le Brun (1907-1997) joua un rôle fondamental dans le recensement des œuvres de son père. Elle rédigea plus de 200 fiches d'œuvres, dont certaines sont reprises dans le catalogue de l'exposition et qui constituent le prélude à un catalogue raisonné complet, encore à réaliser.

⁹ *Les Archives du rêve, dessins du musée d'Orsay : carte blanche à Werner Spies*, exposition présentée du 26 mars au 30 juin 2014 au musée national de l'Orangerie à Paris. Les dessins exposés ont été choisis parmi les 80 000 pièces qui constituent la collection.

¹⁰ En 1846, Verviers emploie près d'un quart de la main-d'œuvre nationale de l'industrie de la laine. 70% de la main-d'œuvre locale travaille dans ce secteur. La ville passera de 10 659 habitants en 1806 à 52 726 habitants en 1897, soit cinq fois le chiffre du début du siècle, et comptera 5 817 maisons en 1912, 4 fois plus qu'en 1830 (source : Claude Desama, *L'âge d'or de Verviers*, conférence donnée le 7 janvier 2013 à l'université de Liège. Texte consulté le 08/10/2015 sur https://www.ulg.ac.be/upload/docs/application/pdf/2013-02/59_lage_dor_de_verviers__2_.pdf).

¹¹ Maurice Pirenne, *op.cit.*, p. 22.



Ardennaises travaillant aux champs, Xhoffraix, vers 1895, aquarelle, gouache et encre de Chine sur papier, 38 × 27 cm. Bruxelles, coll. privée



Edmond Dauchot, *La Ramasseuse de pommes de terre*, Ollomont, octobre 1937, photographie. Coll. Famille Dauchot, en dépôt au musée en Piconrue

Ces trois femmes travaillant aux champs n'offrent au spectateur que leur silhouette anonyme et les gestes simples d'une vie paysanne. Le dessin est structuré par les lignes de fuite qui emmènent le regard vers la gauche, le tout décliné en camaïeux de teintes sombres. Plus qu'une exaltation de la pénibilité du travail ou

une prise de position sociale comme on peut le voir par exemple chez Constantin Meunier¹², la démarche de Georges Le Brun se veut une ode à la quiétude et à la plénitude de la vie rurale. Une démarche dans laquelle s'inscrira quelques décennies plus tard le travail d'Edmond Dauchot¹³.

V. Une école de Verviers ?

Les thèmes présentés dans cette section - les gestes des paysans, les paysages - trouvent un écho chez d'autres artistes contemporains de Le Brun, comme Maurice Pirenne, Philippe Derchain¹⁴, ou Pierre Delcour¹⁵. La présence conjointe de leurs œuvres dans plusieurs expositions collectives organisées à Liège et à Verviers du vivant de Georges Le Brun indiquent la communauté d'esprit de ces artistes, mais parler d'une « école de Verviers », selon l'appellation fournie en 1930 par Jules Bosmant¹⁶, est excessif, même si elle a été abondamment relayée par la presse et les critiques. Ce terme induit en effet la notion de dogmes, de pensée organisée, structurée, le plus souvent autour d'un chef de file, ce qui ne correspond pas à la réalité. « L'école, c'est tout ce qui est à la remorque d'un créateur, ce n'est donc rien. » écrira d'ailleurs Le Brun¹⁷.

¹² Peintre et sculpteur belge (1831-1905) dont l'œuvre met en lumière le monde ouvrier et dénonce leurs dures conditions de vie.

¹³ Originaire de Gosselies, Edmond Dauchot (1905-1978) s'installe dès 1930 en province de Luxembourg. Il ne cessera de photographier la vie ardennaise, livrant un regard ethnographique sur la région. En 2011, sa famille confie la gestion de son fonds photographique au musée en Piconrue, à Bastogne (www.piconrue.be).

¹⁴ Originaire de Theux (1873-1947), peintre de paysages et d'intérieurs. Il fut directeur de l'école d'art décoratif de Verviers.

¹⁵ Peintre, dessinateur et aquarelliste (1884-1976), il fut élève de Maurice Pirenne.

¹⁶ Critique et historien de l'art liégeois (1893-1975), il fut conservateur du musée des Beaux-Arts de Liège.

¹⁷ Cité dans Jean-Marie Klinkenberg, « Une "école verviétoise" de peinture ? Réalités d'un mythe », in Denis Laoureux (sous la direction de), *Georges Le Brun. Maître de l'intime*, Paris, éditions Liénart, 2015, p. 94.



La Grande Charmille ou Les Nuages roses, Longfaye, 1903, aquarelle, crayon et rehauts de pastel sur papier, 47 × 61 cm. Musées de Verviers, inv. PIR-1943-4

Une haute haie de charme aux ramures encore dénuées de feuilles protège une ferme composée de plusieurs bâtiments. Le ciel bleu parsemé de nuages aux reflets roses colore l'arrière-plan, tandis que la verdure du fossé enjambé par un pont de pierre compose l'avant-plan. Entre les deux, une frêle silhouette avance sur un chemin de terre. Le spectateur attentif aura reconnu dans cette toile de 1903 la partie droite du triptyque *La Haute Fagne*, exposé dans la salle introductive. Plus de 10 ans séparent ces deux représentations d'un même paysage recomposé et pensé comme une invitation à la méditation et l'introspection.

La carrière de Georges Le Brun s'arrête brutalement lors de la 1^{ère} Guerre mondiale¹⁸.

S'il passe l'essentiel de sa vie dans la région verviétoise, il a toujours été conscient et impliqué dans les questions artistiques de son temps. Si ses thèmes et sa palette donnent à voir un monde intimiste et apaisé, ce n'est pas dans une quête du pittoresque et de l'anecdotique mais dans une recherche d'élévation.

Au-delà des apparences, Georges Le Brun aura été bien plus qu'un *Homme qui passe*.

¹⁸ Âgé de 41 ans, Le Brun se porte volontaire pour être sur la ligne de front. En novembre 1914, son épouse est informée que son mari est blessé. Durant toute la guerre, des nouvelles contradictoires parviennent à la famille, avant que son décès officiel ne soit reconnu en 1918. Son corps n'a jamais été retrouvé.

VI. Biographie

1873 : Naissance en Belgique, à Verviers, le 16 juin, de Georges Le Brun, fils d'Emma Laplanche et de Léon Le Brun, ingénieur.

1893 : Le Brun soumet *Le Port de Bruxelles, le soir* au jury d'admission du Salon triennal de Bruxelles, mais l'œuvre est refusée. Il s'inscrit à l'Université libre de Bruxelles où il commence des études de médecine.

1894 : Ayant décidé d'arrêter ses études, Le Brun part vivre dans le hameau de Xhoffraix où il s'installe dans une auberge modeste. Il rentre régulièrement à Verviers dans la maison familiale.

1895 : Le Brun passe quelques mois à Bruxelles et s'inscrit dans la classe de Jean-François Portaels avant de laisser cet enseignement académique pour revenir à Xhoffraix.

1897 : Le Brun voyage durant un mois en Hollande et fait le tour des musées.

1898 : Le Brun passe l'année à Bruxelles

1899 : Alors qu'il quitte Bruxelles pour revenir à Xhoffraix en mars, Le Brun fait son entrée dans le monde de l'art. Il expose au Salon des Beaux-Arts de Gand et participe à *La Libre Esthétique*. Progressivement, la référence aux métiers disparaît, la présence de la figure humaine diminue, l'espace se complexifie et la lumière dématérialise la pesanteur des êtres et des objets.

1900 : Du 15 mars au 1^{er} juin, Le Brun voyage en Italie. À son retour, il s'installe dans le pays de Herve, à Thimister où il ne reste que deux mois. C'est alors à nouveau à Bruxelles qu'il retourne, d'octobre 1900 à mars 1901. Dans la capitale, il rencontre Nathalie de Roissart, sa future épouse.

1901 : Le Brun expose pour la première fois à Verviers.

1903 : Le Brun participe pour la deuxième fois au Salon de *La Libre Esthétique*. Il inaugure une collaboration

avec la revue *L'Art moderne* où il publie régulièrement jusqu'en 1908.

1904 : C'est une année charnière. Après avoir séjourné à Paris en décembre 1903 et janvier 1904, Le Brun revient en Belgique. En août, il part travailler quelques semaines dans une usine de galvanoplastie en Allemagne. Il épouse Nathalie de Roissart le 1^{er} octobre. Le couple s'installe à Theux. Pour la seconde et dernière fois, l'artiste expose à Verviers, avec Maurice Pirenne et Bertha Ceutner, à la salle de la Société des Beaux-Arts.

1905 : Naissance de son fils André

1907 : Naissance de sa fille Jeanne, qui entreprendra l'inventaire des œuvres de son père.

1911 : À Bruxelles, à la salle Studio, une exposition collective rassemble Pirenne, Auguste Donnay, Philippe Derchain et Pierre Delcour. *L'Art moderne* rend compte de l'événement. Le Brun est comparé à Xavier Mellery.

1912 : Seconde exposition à la Salle Studio avec Delcour, Derchain, Donnay et Pirenne. Le Salon triennal de la Ville de Liège présente une pièce de Le Brun.

1913 : Exposition collective à la Bibliothèque centrale de Liège avec Pirenne, Derchain, Delcour auxquels s'ajoutent François Colleye et le sculpteur Achille Chainaye.

1914 : Le Salon de Liège expose le triptyque de *La Haute Fagne* qui apparaît avec le recul comme le testament pictural de l'artiste. Le 26 octobre, Le Brun meurt sur le front de l'Yser. Il a 41 ans.

1920 : La première exposition personnelle consacrée à Le Brun est organisée à la salle de la Société des Beaux-Arts de Verviers. Pirenne publie le texte de la conférence qu'il fit dans ce contexte, et qui reste une des principales sources de documentation sur l'artiste.



1. Ed. Wettstein, *Georges Le Brun boxant*, photographie, 10,5 × 6,5 cm. Paris, coll. privée / 2. Carnet de boxe de Georges Le Brun / 3. *André et Jeanne Le Brun avec un major anglais à la Libération*, 1918, photographie, 11,2 × 8 cm. Paris, coll. privée / 4. *Georges Le Brun, son épouse et sa fille Jeanne*, s.l.n.d., photographie, 6,5 × 9,2 cm. Paris, coll. privée / 5. *Georges Le Brun, carabinier volontaire* (3^e debout à droite), s.l.n.d., photographie, 5 × 8 cm. Paris, coll. privée / 6. Vue intérieure de la maison de Georges Le Brun à Theux, actuellement Maison Communale de Theux, photographie / 7. *Le Vestibule*, Theux (maison Le Brun), 1909, fusain, crayon et pastel sur papier vélin, 62 × 48 cm. Paris, musée d'Orsay, don de Jeanne Le Brun, 1990, inv. RF 42661.